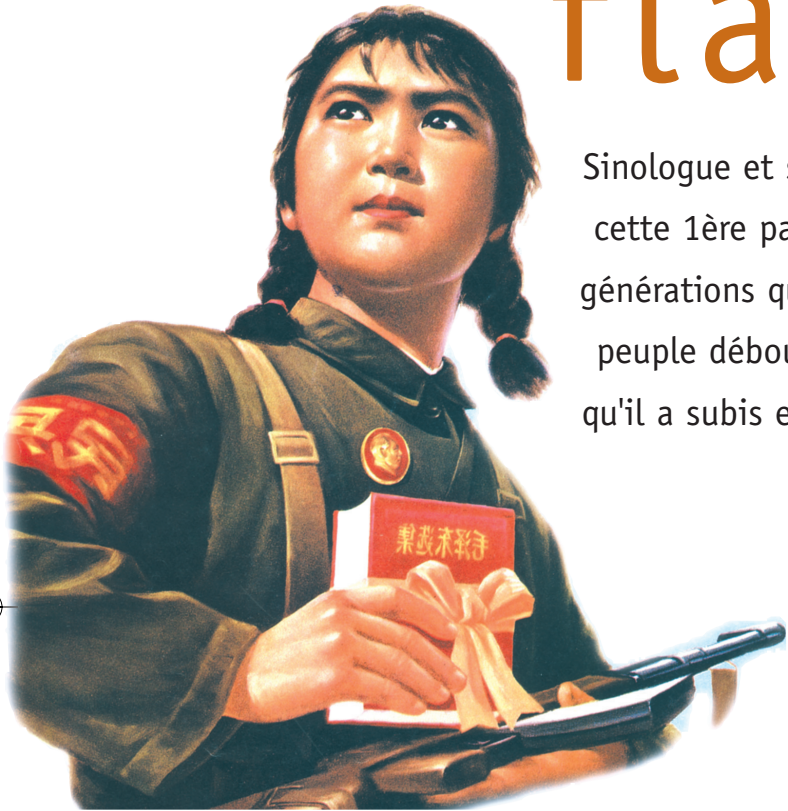


Fa Lun Gong, la terreur de Pékin ?

par Cyrille J.-D. Javary

China
flash-back

Sinologue et spécialiste du Yi Jing, Cyrille Javary, dans cette 1ère partie, nous rappelle l'état d'esprit de ces générations qui font la Chine d'aujourd'hui. L'histoire d'un peuple déboussolé par les retournements de situation qu'il a subis et qui ne sait plus vers qui se tourner.

Et pourquoi un tel défi ? Simplement pour que le gouvernement les laisse tranquillement pratiquer la méditation et les exercices que leur conseille un ancien employé du bureau des céréales de la province de Mandchourie, un certain Li Hongzhi, né un 12 Mai - le même jour que Bouddha. Propre, discret, joufflu et d'apparence débonnaire, Maître Li, comme l'appellent ses amis, n'a pas vraiment l'air d'un dangereux conspirateur, et ses partisans non plus d'ailleurs. Qui sont-ils donc ces citoyens surgis de nulle part ? Des Chinois comme vous et moi, des pékins de base, des quidams ordinaires. Il y a des hommes, des femmes (beaucoup), des employés, des retraités, des paysans (en petit nombre), des membres du parti (énormément). Certains sont assez jeunes, mais la plupart ont entre cinquante et soixante-cinq ans. Ce n'est pas une catégorie ou une classe sociale qui se retrouve là, c'est toute une génération. L'histoire récente en Chine s'est abattue si souvent en vagues successives que l'âge des acteurs est généralement un élément déterminant.

Pour comprendre cette situation, il suffit de prendre une calculatrice et de poser deux opérations simples :

Ils avaient tout donné à celui qui incarnait la cause révolutionnaire, leur foi, leur jeunesse et leurs amours.

$1999 - 65 = 1934$; $1934 + 15 = 1949$:
année de la fondation
de la République Populaire.
 $1999 - 50 = 1949$; $1949 + 17 = 1966$:
année où débute la Révolution
Culturelle.

Les plus âgés des partisans de Fa Lun Gong avaient quinze ans, l'âge de tous les enthousiasmes, le 1er Octobre 1949. La Chine nouvelle galvanisait toute leur énergie. Ils se donnèrent à corps perdu pour l'édification d'une société nouvelle, offrant l'ardeur de leur jeunesse aux autres, à la masse, au pays, au Parti. *L'avènement des commu-*

Le 25 avril 1990, une pure lumière baigne Pékin. Pourtant à Zhong Nan Hai, le district muré jouxtant la Cité Interdite qui sert de résidence aux plus hauts dirigeants chinois, c'est la consternation. Le quartier entier est encerclé par une chaîne humaine de trois kilomètres de long venue d'on ne sait où. Plus de dix-mille Chinois sont tranquillement assis sur le trottoir en position du lotus. Ils manifestent dans un silence absolu, plus assourdissant que tout ce qui avait pu être entendu dix ans auparavant, à deux pas de là, place Tian An Men. A la fin de la journée, ils repartiront, aussi poliment qu'ils sont venus. Du jamais vu en Chine. Et le plus fort, c'est que personne, ni au gouvernement, ni surtout dans la police, n'avait vu venir. Le parti communiste, fort de ses cinquante millions de membres et de son légendaire talent pour mobiliser les masses, est mortifié. Il découvre plus fort que lui : Fa Lun Gong, une organisation qui n'existait pas il y a sept ans et qui aujourd'hui compte environ quatre-vingts millions de sympathisants et se montre capable, dans la plus parfaite discrétion, d'en rassembler des milliers pour investir une journée durant l'endroit le plus gardé de Chine.

nistes, qu'eux-mêmes baptisèrent "libération", annonçait une ère radicalement nouvelle en Chine. C'est en rêvant à ces temps nouveaux qu'hommes et femmes, parmi lesquels d'innombrables jeunes, s'étaient engagés dans les rangs révolutionnaires, avec un esprit d'abnégation et de sacrifice exemplaire. Ils avaient accepté toutes les privations, enduré toutes les épreuves, donné tout, y compris leur vie. Plusieurs millions de jeunes paysans, enrôlés dans l'armée, étaient morts au combat (*).

Quinze ans après, à la suite de l'échec du "Grand Bond en Avant" (une utopie insensée : rattraper et dépasser la production d'acier de l'Angleterre à l'aide de mini hauts-fourneaux bricolés produisant un matériau inutilisable, qui coûta plusieurs dizaines de millions de vies), Mao est mis en minorité au comité central du Parti Communiste Chinois et déchu de son poste de président de la République Populaire. Il se retire, se place en embuscade et quinze mois après, lance les Gardes Rouges à l'assaut de la nomenklatura qui l'avait écarté du pouvoir. Le Petit Livre Rouge dans une main, une latte de bambou dans l'autre, ils déferlent sur le pays, rossant sur leur passage tous ceux qui font mine de se dresser contre l'idéal révolutionnaire. Le cauchemar dura dix ans durant lesquels toute activité raisonnable pouvait devenir suspecte. Mao pourchassa tous ses ennemis, jusqu'aux plus hautes sphères du parti; Liu Shaoqi, qui avait été nommé Président de la République Populaire à sa place, mourut en prison par manque de soins et Deng Xiaoping fût envoyé couper du bois dans une usine quelque part au fin fond du Sud-Ouest de la Chine. Appliquant ensuite l'ancien proverbe "la chasse terminée, on fait cuire le chien", Mao congédia ceux qui l'avaient servi avec une violence aussi froide que celle dont il avait usé à l'encontre de ses ennemis. L'université de Pékin, donjon idéologique des Gardes Rouges, fut reprise à l'automitrailleuse après trois jours de bataille sanglante. Hébétés, les survivants rentrèrent dans le rang, mais pas dans le moule.

A l'âge où, comme dirait Rimbaud, le cœur ne bat que de l'idéal, la trahison est ce qu'il peut y avoir de pire. Ils avaient tout donné à celui qui incarnait la cause révolutionnaire, leur foi, leur jeunesse et leurs amours. Pire que tout, pour ce peuple nourri de siècles de respect confucéen, ils allaient dénoncer, livrer, humilier au cours de meetings dramatiques, leur famille, leurs parents. Rappelez-vous "Adieu ma concubine" ! Chen Kaige, son auteur, était Garde Rouge. A l'âge de quinze ans, il a dû confesser les crimes de son père, un cinéaste bourgeois et réactionnaire et le renier publiquement. Trente ans plus tard, devenu cinéaste à son tour, il réalise ce film poignant dont on a cru qu'il traitait d'homosexualité, alors que son ressort profond était la hantise perpétuelle de la trahison et l'espérance fiévreuse d'une impossible rédemption.

Après qu'en 1976 Mao ait été "rejoindre Karl Marx", comme on disait alors, Deng Xiaoping, que les Gardes Rouges avaient envoyé couper du bois dans les montagnes du Sud, revient rapidement au pouvoir. Il décollectivise les campagnes, enterre le maoïsme et lance la politique de réforme qui va emporter la Chine dans une formidable spirale d'enrichissement. Pour des centaines de millions de Chinois, pour tous ceux qui ont cru au drapeau rouge, le monde va s'écrou-



Chen Kaige, l'auteur du film "Adieu ma concubine", était Garde Rouge. A l'âge de quinze ans, il a dû renier son père publiquement.

Pour tous ceux qui ont cru au drapeau rouge, le monde va s'écrouler.

ler. Les valeurs d'égalitarisme, d'altruisme, sur lesquelles avaient été fondées leur jeunesse et leur vie n'ont brusquement plus cours. Leur foi, leur idéal seront raillés et remplacés du jour au lendemain par la sauvagerie du capitalisme naissant. Une génération entière sombre dans le noir. Les plus honnêtes deviendront des bandits de grands chemins, les autres des "desperados" au sens propre du terme. Et tous ceux qui n'auront ni le courage ni le désespoir assez profond pour engager avec le parti qui les a trahis un combat aussi inégal que désespéré, vont se "jeter à la mer", c'est-à-dire se lancer dans le commerce privé, s'enrichir comme on s'enivre, pour oublier.

Toutefois, faire fortune requiert des dispositions personnelles et aussi des opportunités. Ceux qui reçurent de la nature les premières surent vite trouver les secondes dans les rouages du parti. Mais les autres, la masse immense des citoyens de base, les fonctionnaires surnuméraires, les ouvriers des combinats étatisés, jadis "fer de lance du prolétariat" et maintenant dinosaures sous perfusion, tous ceux qui ne peuvent pas, qui ne savent pas ou qui ne veulent pas devenir des boutiquiers, qu'allaient-ils devenir ? Allaient-ils une fois encore, comme cela arriva tant de fois dans l'histoire chinoise, subir leur malheur sans broncher, avec cette dignité silencieuse si profondément ancrée au cœur du peuple chinois ? On aurait pu le croire jusqu'à ce que la farouche intégrité confucéenne des étudiants de l'Université de Pékin, en décidant au Printemps 1989 de faire la grève de la faim place Tian An Men, ne vienne les réveiller.

■ C.J.

(*) François Cheng, "Le dit de Tianyi", publié chez Albin Michel.